FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLÉANS, 30 NOVEMBRE.

LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE.

VIII.—*Suite.*

Lorsque les jeunes fiancées de l'aube se glissaient enfin dans ses chambres, Marcelle venait de prendre un parti. Ses profondes combinaisons de la nuit n'avaient servi qu'à la faire douter un peu plus fort de son adresse. De tous les moyens qui pouvaient décider Jacques à un aveu, la jeunesse femme s'était donc mise à chercher le plus simple, ce qui ne pouvait manquer de la conduire au plus sanglier. Elle dépensa le reste du jour à se prêcher le courage, et le soir, au lieu d'aller comme de coutume rejoindre son cousin sous les pommiers, elle remonta chez elle et s'y renferma. L'instant décisif était arrivé. La Grande Dame Rose se dirigea vers son miroir, en souriant et en tremblant tout à la fois. Elle se trébuchait pourtant que plus de confiance en elle-même ne lui mérait que mieux, et que donnerait que plus de force à son artifice, que Jacques d'ailleurs était bien hanté depuis quelques jours, et que, si maintenant il avait d'autres yeux pour elle, il fallait après tout qu'il le mérita un peu. Cette dernière pensée la rassura, et pendant un moment son miroir ne lui fit plus peur.

Elle se mit d'abord à natter ses longs cheveux, dont la nuance sauvage, tout près du brun, plus près du fauve, était le signe caractéristique de sa race, mais qui encadraient si bien la maigreur dorée de son visage. Elle prit une robe noire comme toutes celles qu'elle portait depuis quatre mois, mais d'une étoffe plus légère et d'une coupe bien plus hardie; puis elle attacha son fichu de crêpe avec une brouche d'or et mit ses bagues à son doigt. Le dernier ornement lui rait aussi à ramener à ses pieds toute la volée de ses prétendants, Jacques, hélas! ne se laissait pas ébloupir par si peu; voilà ce qu'elle se disait tristement en donnant un dernier coup d'œil à sa toilette et à sa personne. Mais puisque elle s'était si courageusement parée, il n'était plus temps de douter de l'effet de sa parure. Jac ues allait venir. Elle tira le verrou de sa porte et attendit. Elle était bien sûre qu'il ne manquerait point ce soir-là de la visiter chez elle; et pourtant, et le se sentait pâlir, et sa colonne mains brûlaient tremblant le long de sa robe. Il monta l'escalier. Elle bondit vers la fenêtre, sait la carabine toujours cachée derrière le rideau, et la tenant entre ses mains comme un jouet, elle revint s'asseoir au milieu de sa chambre. Jacques entra.

Ses yeux se portèrent d'abord sur la carabine, puis sur le visage de la jeune femme, et il devina le mot de cette nouvelle énigme évidemment préparée d'avance, et dont Marcelle avait cru la simplicité même si bien faite pour le surprendre. Cette arme fatale n'était-elle pas son ancienne ennemie, et ce *complice!* La jeune femme n'était pas coupable en tout la. Elle se souvenait aussi de l'horreur involontaire qu'il avait laissé percer un jour en la trouvant entre ses mains. Et l'y revoyant, il devait se troubler encore; le passé, se dressant brusquement devant lui, allait le vaincre, il devait parler. Telle était la seconde partie du plan de Marcelle, et si s'en était allée de bien peu qu'elle ne réussît; Jacques avait d'abord reculé d'un pas. Mais ce trouvait d'émotion ne fut que d'une seconde; il n'avança vers la jeune femme, qui, dans sa confusion, allait laisser tomber la carabine, et, sans dire un mot, il la lui retira doucement.

Marcelle ne ressentit pas que de la honte, mais une atroce douleur de se voir devinée. Elle ne songea guère à se demander pourquoi tant aussi pour surprendre Jacques qu'elle avait voulu se parer et se faire plus belle; la première partie de son beau projet s'envola en un mémoire comme elle avait tombé. Elle demeura muette, écrasée par le ridicule de son insuccès, oppressée par les larmes qui la gagnaient, bientôt si rester là plus longtemps, Jacques parcourait la chambre; il tenait toujours la carabine à la main, cherchant des yeux une cachette où la jeune femme pût cacher dans de désormais à la soustraire à son regard. Comme dans la chambre du père Bougenoux s'élevait entre la cheminée et la porte une armoire, un de ces meubles massifs qui remplissent tout un mur dans les chaumières, toute magnifique, plus opulente et bien ordonnée. Marcelle retrouva tout à coup des forces; Jacques avait ouvert l'armoire. Rien pour le cérémonie sur l'un des grands rayons de chêne, ses yeux venaient d'y rencontrer quelque chose comme un certain ordre fastueusement décrépit de fil très-ancien. Il prit, et voulut se retourner vers la jeune femme. Elle était près de lui.

—Voyez! lui dit-il, c'est encore vous! Ce n'est plus moi! Oh quel! vous avez garde cela!

Cela c'était la toilette du Marcel Bougenoux avait pris tant de joie à faire réunir par le peintre les traits de sa fille et ceux de son neveu.

—Et pourquoi, l'ayant gardé, l'avez vous caché? demanda Jacques.

—Pourquoi? Pour l'expliquer, il aurait fallu remonter bien haut et bien loin, Jacques en eut cette attente à son tour et s'assit. Il aurait fallu rappeler la misère que se tuait avait causé—dans une ferme, jadis, le père de Marcel Bougenoux, son oncle, l'arrêt qui l'avait suivie et qui devait tirer sur lui la peuvre peinture, et enfin le mal compromis par lequel la vengeance, il disait lui-même, avait commué la peine infligée au portrait de son neveu en une détention perpétuelle dans sa propre armoire. Mais ce n'était pas tout: il avait fallu que Jacques y une femme avouât comment, un moie avait eu avant cette soirée, dans une heure d'abattement et de doute, elle s'en était allée dans la chambre de son père pour tirer le portrait, et comment elle l'avait apporté dans la bicoque, et depuis, il était resté.

Bientôt humilié et ne la désespérait plus que ces larmes silencieuses qui coulaient de dutte à chaque instant vis-à-vis de Jacques. Mais cette fois-ci elle se sentit si faible, qu'elle ne put s'empêcher de lever vers lui un regard ému qui le supplie de ne point l'interroger davantage. Comme toujours il la comprit mal.

—Vous avez très-sagement fait, lui dit-il d'une voix qui voulait être brève, et qui trahit qu'agitée.—Conserver cela pour vous, c'est bien; mais vous ne pouviez le laisser voir. Moi, rapprit il, en cessant de voir le tableau pour le regarder, je l'aurais détruit.

—Détruit! s'écria-t-elle.

—Il faut pourtant, dit il d'un air pensif, que ce ne soit pas, et je l'aurais épargné.

Et il vint poser le portrait sur la tablette de la cheminée, au dessous du miroir. Cette manœuvre tout à coup ramena Marcelle vers elle-même. Elle se mit à dévorer du regard le visage de son mari, qui, en la voyant, se rapprochait d'elle. Il y revoyant, il devait se troubler encore; le passé, se dressant brusquement devant lui, allait le vaincre, il devait parler. Telle était la seconde partie du plan de Marcelle, et si s'en était allée de bien peu qu'elle ne réussît; Jacques avait d'abord reculé d'un pas. Mais ce trouvait d'émotion ne fut que d'une seconde; il n'avança vers la jeune femme, qui, dans sa confusion, allait laisser tomber la carabine, et, sans dire un mot, il la lui retira doucement.

Marcelle ne ressentit pas que de la honte, mais une atroce douleur de se voir devinée. Elle ne songea guère à se demander pourquoi tant aussi pour surprendre Jacques qu'elle avait voulu se parer et se faire plus belle; la première partie de son beau projet s'envola en un mémoire comme elle avait tombé. Elle demeura muette, écrasée par le ridicule de son insuccès, oppressée par les larmes qui la gagnaient, bientôt si rester là plus longtemps, Jacques parcourait la chambre; il tenait toujours la carabine à la main, cherchant des yeux une cachette où la jeune femme pût cacher dans de désormais à la soustraire à son regard. Comme dans la chambre du père Bougenoux s'élevait entre la cheminée et la porte une armoire, un de ces meubles massifs qui remplissent tout un mur dans les chaumières, toute magnifique, plus opulente et bien ordonnée. Marcelle retrouva tout à coup des forces; Jacques avait ouvert l'armoire. Rien pour le cérémonie sur l'un des grands rayons de chêne, ses yeux venaient d'y rencontrer quelque chose comme un certain ordre fastueusement décrépit de fil très-ancien. Il prit, et voulut se retourner vers la jeune femme. Elle était près de lui.

—Voyez! lui dit-il, c'est encore vous! Ce n'est plus moi! Oh quel! vous avez garde cela!

Cela c'était la toilette du Marcel Bougenoux avait pris tant de joie à faire réunir par le peintre les traits de sa fille et ceux de son neveu.

—Et pourquoi, l'ayant gardé, l'avez vous caché? demanda Jacques.

—Pourquoi? Pour l'expliquer, il aurait fallu remonter bien haut et bien loin, Jacques en eut cette attente à son tour et s'assit. Il aurait fallu rappeler la misère que se tuait avait causé—dans une ferme, jadis, le père de Marcel Bougenoux, son oncle, l'arrêt qui l'avait suivie et qui devait tirer sur lui la peuvre peinture, et enfin le mal compromis par lequel la vengeance, il disait lui-même, avait commué la peine infligée au portrait de son neveu en une détention perpétuelle dans sa propre armoire. Mais ce n'était pas tout: il avait fallu que Jacques y une femme avouât comment, un moie avait eu avant cette soirée, dans une heure d'abattement et de doute, elle s'en était allée dans la chambre de son père pour tirer le portrait, et comment elle l'avait apporté dans la bicoque, et depuis, il était resté.

Bientôt humilié et ne la désespérait plus que ces larmes silencieuses qui coulaient de dutte à chaque instant vis-à-vis de Jacques. Mais cette fois-ci elle se sentit si faible, qu'elle ne put s'empêcher de lever vers lui un regard ému qui le supplie de ne point l'interroger davantage. Comme toujours il la comprit mal.

—Vous avez très-sagement fait, lui dit-il d'une voix qui voulait être brève, et qui trahit qu'agitée.—Conserver cela pour vous, c'est bien; mais vous ne pouviez le laisser voir. Moi, reprit-il, en cessant de voir le tableau pour le regarder, je l'aurais détruit.

—Détruit! s'écria-t-elle.

—Il faut pourtant, dit-